



## CE QUE LA RAISON IGNORE

Il devait être quatre heures de l'après-midi quand j'ai vu cet enfant, ce gosse affolé qui pleurait au milieu du trottoir.

Il tirait nerveusement sur le pantalon de l'homme qui l'accompagnait, refusant d'avancer. Le grand, moustachu comme mon propre père, n'avait pas l'air de se soucier de la cause de ses pleurs. Il l'attrapait fermement par le bras et le secouait violemment, comme ça, en pleine rue. Le garçon hurla de plus belle quand, croisant son regard, je remarquai immédiatement cette étincelle de rage et de défiance que je connaissais trop bien.

Cela me ramena à la réalité. Ma réalité. Celle que j'avais mis des années à ensevelir et qui resurgissait à ce moment précis, dans les yeux d'un gamin hystérique qui me ressemblait.

J'étais parti trop longtemps.

Subitement, je me mis à courir comme si le sol céda sous mes pieds.

Parfois un tout petit événement peut changer le cours d'une vie.

Cinq minutes plus tard, je roulais en direction de chez Anne. Elle sortit, m'embrassa tendrement en me caressant la joue avant de me sourire en reculant, puis de rentrer chez elle. Je restai garé un instant avant de redémarrer, dans un élan de vengeance et de liberté absolue, en direction du quartier que j'avais espéré ne jamais revoir.

Le plan était simple, presque stupide, jailli trop vite de la boule de rage brûlante qui me dévorait depuis une décennie et qui avait ressurgi en moi cet après-midi-là.

Je voulais revoir mon père. J'étais prêt. Je devais l'affronter. Je voulais qu'il ait son fils face à lui, qu'il voie ce que j'étais devenu.

Lui montrer que malgré ses coups, je tenais debout.

Me dresser, le regarder dans les yeux sans baisser les miens.

Affronter son regard tranchant, ne pas plier à la seule vision de ses mains tyranniques et injustes.

Montrer que ses coups ne m'avaient pas brisé tout à fait.



C'était stupide, mais que voulez-vous ? Vous connaissez le proverbe, la folie a ses raisons que la raison ignore. Ou peut-être que ça n'est pas exactement ça ?

Je ne sais plus.

Guidé par ma seule rage, je conduisis jusqu'au soir. Je me garais, derrière la voiture à gyrophare que je reconnus dès le dernier virage franchi, juste en face de la maison. Elle n'avait pas changé, toujours le même crépi délabré, toujours le même jardin miteux. Revenir ici après plus de dix ans m'infligea immédiatement la sensation désagréable que j'avais fuie.

Avait-il refait sa vie ? Avait-il des enfants ? Souffraient-ils comme j'avais souffert ?

C'est là, que je l'aperçus. Il était planté debout dans le salon, dans son uniforme bleu, son arme à la ceinture. Comme son quartier, il n'avait pas changé.

J'étais soulagé qu'il n'ait pas déménagé. Les vitres étaient étonnamment propres et offraient un point de vue parfait sur l'intérieur, si bien que je crus un instant qu'il m'avait vu. Mon cœur s'emballa.

Même si cela est absurde, j'ai toujours pensé qu'il culpabilisait, qu'il voulait me revoir, que je lui manquais.

Puis tout s'enchaîna très vite... trop vite... Je sortis de la voiture avec une assurance qui m'étonna et avançai jusqu'au porche. J'étais venu pour une chose bien déterminée, je comptais m'y tenir. Je frappai trois fois sur le bois sombre et attendis une minute interminable. L'homme que je détestais le plus au monde se tenait à moins d'un mètre de moi, derrière la porte.

Quand il ouvrit enfin, une douleur jusqu'alors endormie me saisit. Mon poult s'affola un peu plus.

En me regardant dans les yeux, il m'adressa un "bonjour" pâteux, puis fronça un sourcil interrogateur qui me fit réaliser : je n'existais plus. J'étais mort. J'appartenais au passé. Il m'avait oublié.

Je restai là, à le regarder dans les yeux, à attendre une autre réaction que son simple "Qu'est-ce que vous voulez ?"

Alors, je m'infligeai un examen détaillé : ses rides profondes, ses joues creuses, ses sourcils haineux, sa barbe irrégulière et négligée... absolument tout. Je voulais que rien ne m'échappe, conjurer les souvenirs que son visage me renvoyait pour la dernière fois.

Je devais lui parler. Il fallait que ça sorte. Juste une fois.

Mais rien. Rien ne voulut sortir.



ENZO MOREAU / CONCOURS D'ÉCRITURE

Son eau de Cologne me piqua le nez et me compressa les tempes. Je me souvenais de cette odeur, mêlée à celles de la cigarette et du sang.

Ce parfum, c'était mon enfance.

Je m'étais promis de ne plus jamais sentir ces effluves douloureuses qui m'avaient accompagné dans mon supplice.

Alors qu'il s'apprêtait à refermer la porte, d'un geste vif qui le prit par surprise autant que moi, j'attrapai mon monstre par les cheveux et lui explosait le nez contre le plat de la porte. Du sang gicla jusque dans mes yeux mais cela ne m'arrêta pas.

Alors que je m'acharnais sur l'homme qui m'avait détruit, je me sentais enfin apaisé, comme si la violence consumait mes peines. Ses jambes cédèrent et, debout au-dessus de lui, je burinai son visage à coups de pieds de toutes mes forces.

Je m'arrêtai au moment où je n'arrivais plus à le reconnaître.

Je n'avais pourtant pas parlé, mais le dernier regard qu'il me lança montra qu'il avait compris, compris qui j'étais, compris ce qu'il avait provoqué.

Il n'avait pas été un père, aussi sûr que je ne le serai jamais.

Le monstre n'était plus.

**ENZO MOREAU**  
Lycée Lumière, La Ciotat, classe de Terminale.